



micHEL juffé

la tragédie en héritage
de freud à sophocle

ESHEL

Michel Juffé

La tragédie en héritage, de Freud à Sophocle, Eshel, octobre 1999

Sommaire

Avant-propos

Prologue : Freud et Sophocle

1. « Tous ces grotesques et pourtant tragiques rapports discordants »

Une nouvelle théorie de l'hystérie

Effroi, lacune dans l'âme et idées-limite

La blessure psychique, une émotion douloureuse

« La torture de l'hystérie »

L'effet différé du traumatisme

Une ou deux sortes de refoulement ?

Une fantaisie protectrice : le traumatisme après-coup

« Une grave vexation, jamais dépassée »

2. Sigmund l'hystérique

I. Les difficultés du présent

Désirs de gloire

« Un conte de fées scientifique »

La fragilité de la vie et la mort du père

Les tourments de l'amitié : Fliess-Freud

II. Fragments d'auto-analyse

« Vous êtes prié de fermer les yeux »

Le professeur de sexualité

Le père borgne et la mère égyptienne

Freud aux prises avec l'histoire

3. Le complexe d'Œdipe, « théorie-écran »

I. « Une compulsion que tous reconnaissent »

II. L'origine du « complexe nucléaire » des névroses

4. Œdipe, fils de Laïos, fils de Labdacos, fils de ...

I. Le « triangle » oedipien

L'innocence d'Œdipe

Les fautes de Jocaste

Laïos, héritier de Cadmos

II. Psychanalyse et tragédie : psychanalyse de la légende et « légende » de la psychanalyse

« Œdipe le complexe »

La généalogie des Cadmides et le fondement de la psychanalyse

5. Esquisse d'une théorie de la possession

I. De l'abus sexuel à la possession

L'objectivation de l'enfant

Désintégration de l'âme et tentatives de réparation

II. « Tout ce qu'on a perdu revient » : Freud aux prises avec ses revenants

Comment écarter les revenants ?

Peut-on marcher sur ses enfants ?

Remplaçable, irremplaçable ?

Les rêves sont-ils égoïstes ?

Epilogue : psychanalyse et anthropologie

Notes

Bibliographie

PROLOGUE : FREUD ET SOPHOCLE

Lorsque Freud présente à son ami Fliess — le 15 octobre 1897 — la « seule idée ayant valeur générale », celle qu'il appellera plus tard « complexe d'Œdipe », il s'engage dans la seule « réalité » qui lui paraît alors solide : **l'hérédité de l'inconscient**. Hérédité qu'il avait pris grand soin de chasser de sa théorie des névroses, puisque l'hystérie provient, disait-il, d'une expérience sexuelle précoce et violente et non de faiblesses organiques ou de tares héréditaires, comme le croyaient ses maîtres.

Ce retour à l'hérédité est le *véritable recul* de Freud et non le *prétendu* renoncement à la théorie de la séduction. Pour Freud le « complexe d'Œdipe » n'est pas essentiellement construit autour des fantasmes de l'enfant à propos de ses parents, mais sur la base de **sentiments inconscients hérités** de la plus lointaine préhistoire. Bref, sans « horde primitive » le « complexe d'Œdipe » ne tient pas la route.

Or si on lit de près la légende thébaine, telle que nous la lègue Sophocle, on peut voir qu'à mettre ainsi Œdipe en vedette, on se donne la possibilité de rouvrir cette porte que Freud voulait tant fermer : **les enfants paient pour les fautes des parents**. Non pas *hérédité* par le biais d'un inconscient quasi immortel mais *héritage* de fautes et de maux qu'on ignore. Œdipe est innocent car Laïos et Jocaste sont coupables de transgresser les lois : ils ne devaient pas faire d'enfant *ensemble*.

Pourquoi ? Parce qu'ils héritent, chacun de son côté, de deux familles — et de deux corps sociaux — qui vivent entre elles « de grotesques et tragiques rapports discordants » depuis des générations. Ces discordes ont produit des crimes qui se répètent, sous des formes diverses, à chaque génération : abandons et meurtres d'enfants, exils, parjures, usurpation d'autorité, etc. Donc une démesure qui s'enfle d'elle-même. Laïos descend des rois, Jocaste des guerriers. S'ils ont un fils ensemble, ce sera mettre l'huile sur le feu. D'où l'interdiction d'avoir un fils, non à cause d'une faute *antérieure* du père, mais à cause des inévitables *conséquences* funestes.

Freud n'a pas pu lire complètement cette légende — et c'est pourtant celle-là qui l'a touché le plus — car il était la proie de discordances similaires : la vie des Juifs en Europe centrale (et leur double appartenance conflictuelle, tel Œdipe), une confuse et obscure histoire de famille (mariages du père, mère et frère aîné de la même génération, oncle faussaire), l'emprise d'une mère

« dévorante », la honte qu'il éprouve au sujet de son père... D'où le « complexe d'Œdipe », *théorie-écran* masquant la complexe histoire d'Œdipe et de ses ancêtres et descendants.

Freud, comme Œdipe, se déclare d'abord coupable. Mais, contrairement à Œdipe, il ne parvient pas à juger qu'il est non-coupable. Nous allons voir pourquoi.

ÉPILOGUE : PSYCHANALYSE ET ANTHROPOLOGIE

Cette entreprise critique de la théorie freudienne des névroses — et par-delà de sa théorie de l'âme — n'est en rien antifreudienne. Elle ne s'éloigne jamais du terrain de la psychanalyse, même si elle en relit (et relie) autrement les matériaux, les méthodes et les thèses, à l'aide d'une démarche et d'objets qui sont principalement ceux qu'utilise l'anthropologie sociale. Je tente donc une « fertilisation croisée », que j'espère féconde, entre ces deux modes de pensée. Je n'aurais pu m'y lancer si je n'étais redevable à Freud, et aux psychanalystes que j'ai pu côtoyer d'une manière ou d'une autre, d'un type « d'examen de conscience » auxquels ne m'avait guère préparé ma culture littéraire. D'un autre côté l'examen minutieux des textes (au mot à mot, dans leur contexte, dans leur filiation, comparés à d'autres textes) tel qu'on l'apprend notamment en philosophie, en philologie et en anthropologie sociale m'a permis de mieux cerner ce qui sans cela n'aurait été qu'intuitif et personnel. Cette fertilisation croisée met en présence deux corps de textes : ceux de Freud (le psychanalyste) et ceux de Sophocle (le mythologue), les deux se critiquant et se complétant mutuellement.

En tentant de reconstituer — fiction dans la fiction — les *sentiments* qui animent les protagonistes de quelques épisodes d'une histoire de famille dont nous « connaissons » des bribes sur six générations, je suis loin de penser que j'ai raconté la « vraie » histoire d'Œdipe et de ses proches. En tentant d'y voir plus clair dans ce que Freud dit de lui-même et de ses patients, je ne prétends pas plus parvenir à une vérité ultime, car : 1° Freud répète souvent qu'il censure le matériel qu'il présente ; 2° l'analyse au second degré ne saurait remplacer l'analyse (c'est d'ailleurs pourquoi je n'ai fait état ni du petit Hans, ni du président Schreber, où Freud n'analyse que comme intermédiaire ou comme lecteur) ; 3° la pluralité des interprétations d'un rêve ou d'un récit de vie reste indéfiniment ouverte.

Avec la reconstitution de la légende de Thèbes je n'ai pas eu d'autre intention que de montrer la complexité des motifs des actes des uns et des autres. Ces motifs sont à la fois religieux (un système de croyances les imprègne tous), politiques (des places précises dans l'agencement d'une cité et d'une nation) et familiaux (attirances et répulsions, bienfaits et crimes, distinctions et confusions). Ils donnent lieu à des conduites où d'un côté on trouve un cadre moral stable (les lois éternelles et immuables, la désignation des fautes et de leur mode de réparation) et de l'autre des

errements dus à la méconnaissance de ses propres limites, du fait que chacun est *habité*, de diverses manières et souvent à son insu, *par les sentiments de ses proches* (ancêtres, frères et sœurs, conjoints, enfants) qu'il ne parvient pas à démêler des siens. Méconnaissance native et universelle puisque chacun naît dépendant de ces proches, que ses sentiments se forment au contact de ces proches, et que *de proche en proche*, (et non selon un modèle phylogénétiquement hérité) ces sentiments se transmettent d'une génération à l'autre. Méconnaissance qui n'est pas d'ordre intellectuel, qui ne consiste pas en fausses représentations, mais en la *passivité de l'âme*, en la confusion des sentiments.

Avec la réinterprétation de quelques rêves de Freud et de ses patients, j'ai voulu montrer que les ascendants jouent toujours un rôle dans la conduite des descendants, et que ce rôle est *déterminant*. Mais le désir d'autonomie, chez Freud comme chez beaucoup d'entre nous, conduit le plus souvent à interpréter rêves et actions comme obéissant à la volonté, consciente ou inconsciente, du sujet. Aussi, bien que la psychanalyse nous enseigne qu'il faut chercher dans le passé le motif des actions présentes, dans l'inconscient le motif des actions conscientes, le psychanalyste et le patient tendent à limiter cette recherche du passé, à circonscrire étroitement les effets de l'inconscient, car plonger dans le passé ancestral est à la fois plus effrayant, plus ardu et plus perturbant pour nos idées d'autonomie.

Cela n'implique pas le rejet pur et simple du « complexe d'Œdipe », mais sa mise en perspective. Si des traits œdipiens se retrouvent avec constance, cela ne vient pas d'un lointain passé, mais dans le rapport à la vie et à la mort qui se déroule à chaque génération. Chaque enfant est un espoir de vie et une menace de mort pour ses parents : sa croissance est aussi leur déclin ; *a contrario*, tout danger qu'il court est une menace pour leur survie par la descendance ; comme il hérite de ses parents, ceux-ci peuvent et doivent un jour disparaître. Cet espoir et cette menace - jouent dans les deux sens :

— Lorsque les parents veulent des enfants à leur image (donc asservis à leurs désirs et à leurs craintes), l'enfant existe surtout comme projection de ses parents. Ce qui provoque la *compétition* entre père et fils, le fils se vivant d'abord comme semblable au père, donc surtout rival de celui-ci ; ainsi que le *désir d'union* entre la mère et le fils, le fils étant un objet d'amour parfait, parce que non-différent, ce qui permet à la mère de s'imaginer protégée de toute perte. Et inversement, et symétriquement.

— Lorsque les parents acceptent de vivre avec la menace de mort que représentent leurs enfants, ceux-ci peuvent vivre leur vie, une vie potentiellement satisfaisante, ce dont bénéficieront aussi les parents. Une vie, aussi, nouvelle, car la part d'inconnu inhérente à la nouvelle génération sera préservée.

Nous nous sommes, chemin faisant, largement éloignés d'une conception de l'enfant au nom de laquelle celui-ci serait d'abord une totalité autocentrée, puis — à la suite de pertes successives — deviendrait la proie du manque et irait chercher à l'extérieur des objets d'amour et de haine, objets qu'il intérioriserait progressivement pour constituer des Moi et Toi, des Nous et Vous, des Lui et Eux. Au contraire, dès sa conception, chaque enfant se trouve investi, habité, possédé par les désirs et les peurs de ses proches (parents, frères et sœurs, grands-parents, nourrices, tuteurs, etc.), qui projettent sur lui les souffrances et les joies qu'ils ont vécues et continuent à vivre, les accomplissements qu'ils souhaitent, les terreurs qu'ils ont subies ou dont eux-mêmes héritent, mettant ainsi cet enfant à leur place, à la place de morts et de vivants qu'ils exècrent ou admirent, envient ou redoutent, laissant plus ou moins de place à sa singularité.

C'est cette *multiplicité*, cette *complexité* et cette *singularité* de toute vie humaine qu'une psychanalyse rénovée — s'affranchissant de la censure que s'imposa son fondateur et dont il ne put se départir sa vie durant — est appelée à explorer. Une psychanalyse qui pourra entendre la polyphonie de l'aventure humaine, qu'elle se dise par la voix du plus grand des poètes ou par celle du plus humble des patients.